



Cahiers « Mondes anciens »

Histoire et anthropologie des mondes anciens

11 | 2018

La « civilisation » : critiques épistémologique et historique

Le fantasme de la perfection originelle

La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel

Fantasy of original perfection. Classical Greece as model of civilization

Blaise Dufal



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075>

DOI : 10.4000/mondesanciens.2075

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Blaise Dufal, « Le fantasme de la perfection originelle », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 11 | 2018, mis en ligne le 16 mars 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/2075> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mondesanciens.2075>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Les Cahiers « Mondes Anciens » sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le fantasme de la perfection originelle

La Grèce Antique comme matrice du modèle civilisationnel

Fantasy of original perfection. Classical Greece as model of civilization

Blaise Dufal

Pour Marcel Detienne

Orgueil et préjugé de la civilisation

- 1 La notion de civilisation est depuis plus de deux siècles au centre d'une grande partie des historiographies occidentales. Vague mais très couramment utilisé, peu ou mal défini par ceux qui l'emploient, ce terme profite d'une ambiguïté structurelle jouant sur deux registres d'énonciation : celui du discours scientifique où il passe pour un outil intellectuel construit rigoureusement, et celui du sens commun, comme s'il relevait d'une évidence et que tout le monde savait ce qu'il signifie et représente. La notion de civilisation dessine un méta-discours englobant l'histoire de l'humanité et surplombant les notions de société et de culture, mieux travaillées par les sciences humaines et sociales. Forcée dans le cadre du développement du mouvement dit des Lumières au milieu du XVIII^e siècle en Europe, et notamment dans l'espace français¹, et répandue dans la production historiographique au cours du XIX^e siècle, cette notion véhicule une anthropologie caractérisée par une morale humaniste moderne, un jugement ethnocentrique normatif et une conception évolutionniste occidentale.
- 2 La notion de civilisation a connu et connaît encore de multiples usages dans la littérature scientifique et para-scientifique française, alors que les historiographies anglo-saxonnes ont tendance globalement à moins l'utiliser à la fin du XX^e siècle. Le flou et la plasticité de cette notion constituent un avantage certain pour les historiens, qui l'utilisent pour mettre en scène leur récit, raconter leurs petites histoires qui, à travers ce prisme, rentrent dans la grande histoire, celle à l'aune de l'humanité tout entière. La civilisation permet ainsi une articulation rapide mais souvent factice entre les micro études

spécifiques et les interprétations à l'échelle macro. User de la notion de civilisation donne du poids à l'histoire contée et de la consistance à l'historien en quête de légitimité, parle à tout le monde, même si on ne sait pas vraiment ce que cela signifie et apporte en termes heuristiques. La civilisation devient parfois le personnage central d'un récit historique, un super acteur qui permet des facilités, des raccourcis et de grandes envolées, voire quelques dérapages. La civilisation fait rêver et fait vendre. Elle fut la marque déposée d'une certaine historiographie française, un slogan marketing, un produit d'appel caractéristique des Trente Glorieuses de l'édition française en sciences humaines et sociales.

- 3 Quels que soient les pluriels ajoutés ou les qualificatifs apportés au terme de civilisation, celui-ci renvoie toujours à un modèle qui fonctionne comme mètre étalon pour évaluer et classer les différentes civilisations, car la civilisation sert à hiérarchiser les cultures. Ce référent permanent et structurant, qui représente « LA » civilisation par excellence, la « vraie » civilisation, par essence et intrinsèquement, la civilisation dans sa pureté originelle, c'est la civilisation antique grecque. Cette civilisation grecque antique, conçue comme un tout homogène et cohérent, serait le lieu fondateur du monde contemporain et de l'Europe moderne, dont l'identité serait faite de l'héritage de la raison grecque et de son génie artistique et politique, qui constitueraient le miracle donnant naissance au monde occidental. Miracle et génie sont pourtant des notions bien éloignées de l'analyse scientifique, mais qui reviennent sans cesse dès qu'il s'agit de l'histoire de la Grèce antique, soulignant la dimension fantasmée de cette projection des enjeux identitaires modernes sur une période d'un passé lointain.
- 4 La centralité de la Grèce classique dans la construction d'un modèle civilisationnel dans l'historiographie occidentale perdure dans les milieux académiques, malgré les fortes inflexions apportées par des savoirs scientifiques qui s'attachent depuis plusieurs décennies à montrer la complexité des phénomènes culturels. Pour mieux cerner cette obsession pour la Grèce antique et en comprendre les enjeux intellectuels et idéologiques, les manuels d'enseignement et les ouvrages de vulgarisation peuvent se révéler précieux pour cerner des conceptions historiographiques, diffuses ou inconscientes dans les ouvrages scientifiques proprement dits. Ainsi, ces livres qui ont un grand impact sur les représentations collectives, témoignent aussi des représentations des individus liés au monde académique qui les produisent, et qui parfois s'y laissent aller. La notion de civilisation caractérise une forme de vulgarisation et de savoir scientifique au cours de la seconde partie du xx^e siècle, révélant ainsi l'idéologie qui sous-tend un certain nombre d'ouvrages savants sur la Grèce antique et la culture européenne.

Rêver à la Grèce pour sortir de la crise

- 5 La notion de civilisation a connu dans la première partie du xx^e siècle des usages nombreux et variés, tant de la part des historiens que des écrivains et des philosophes. En France, elle est au cœur des débats sur la crise de la modernité et la « crise de l'homme » et occupe une place décisive dans les discussions autour de la notion d'Europe et d'occident dans l'entre-deux-guerres. La civilisation est alors à la fois une manière de décrire les sociétés du passé, dans une démarche historique et anthropologique, mais aussi un idéal propre à la société européenne, une idéologie moderne caractérisant l'occident. La notion de civilisation est faite de cette tension et de cette ambiguïté, car elle mêle un registre qui se veut descriptif et objectivant et un registre moral, relevant d'un

jugement de valeur. Ainsi, le philosophe Emmanuel Mounier (1905-1950), dans son *Manifeste au service du personnalisme* paru en 1936, définit la civilisation comme le progrès humain². La notion de civilisation est omniprésente dans les discours qui traversent cette Europe tourmentée par sa propre identité et ses propres contradictions. Le discours civilisationnel, partie prenante du discours colonial, apparaît comme une valeur refuge pour des politiques et des penseurs en crise. Les débats intellectuels et politiques de la première partie du ^{xx}e siècle, qui usent et abusent du terme de civilisation, contribuent à en construire la centralité et le caractère d'évidence, tout en entretenant son flou conceptuel et en démultipliant les sous-textes idéologiques qu'il véhicule.

- 6 Écrivain et essayiste, figure intellectuelle majeure de l'entre-deux-guerres, Paul Valéry (1871-1945) fait ainsi le constat du caractère mortel des civilisations au lendemain de la « boucherie » de 14-18 et part de ce constat pour réfléchir au sens même de la civilisation européenne³. Dans cette réflexion sentimentale et existentielle sur *La Crise de l'esprit*, il se focalise sur la Grèce antique qui serait la source de l'esprit européen. Selon lui, la modernité doit tout, ou presque, à la Grèce antique⁴. Paul Valéry, dont les écrits ont eu une influence sans doute démesurée sur les générations suivantes, est obsédé par la Grèce antique qui apparaît comme le lieu originel de l'esprit européen et de son génie civilisateur. Il prend notamment pour exemple l'invention par les Grecs de l'Antiquité de la géométrie, « modèle incorruptible » de la science, qui manifesterait les dons particuliers de cette société et de ces hommes⁵. La particularité de ces Grecs serait d'être des hommes qui « se sont fiés à la parole », selon son expression devenue fameuse, et qui auraient bénéficié de dons exceptionnels pour mener à bien cette découverte de la géométrie qu'il présente comme une odyssée risquée, une aventure dangereuse, que seuls les Grecs pouvaient accomplir⁶. Pour Paul Valéry, la philosophie grecque est une « machine à fabriquer la civilisation »⁷. Cette obsession pour la Grèce antique dans son œuvre écrite se manifeste aussi dans son action, puisqu'il fut à la tête du Comité France-Grèce dans les années 1930 et du Centre Méditerranéen de Nice (1933-1935)⁸. Paul Valéry se sent grec « d'une certaine époque » et se demande bien comment il a conçu ce sentiment héréditaire constitutif de son identité⁹. Pour lui, « c'est l'inutile qui marque la civilisation » et à ce jeu de l'inutile les Grecs de l'Antiquité seraient des exemples pour ceux qui viennent après eux¹⁰. L'importance existentielle de la notion de civilisation est donc liée à son utilité identitaire pour le contemporain bien plus qu'à son apport scientifique pour la compréhension des mondes passés. Paul Valéry apparaît comme un cas exemplaire de cette obsession pour la Grèce antique, qui relève d'un fantasme moderne et qui a marqué des générations d'intellectuels européens qui l'ont transmise systématiquement et passionnément à leurs auditeurs et à leurs lecteurs.

Une histoire de manuel

- 7 Considérée comme le moment matriciel de la culture européenne, la Grèce antique occupe une place à part dans la manière de raconter l'histoire de l'Europe. La notion de civilisation a été en vogue dans les manuels d'histoire et les ouvrages de vulgarisation au cours du ^{xix}e et du ^{xx}e siècle en France, et le reste encore. Cette notion permet d'articuler les grandes césures historiques et géographiques et de présenter aux élèves et aux étudiants des ensembles uniformes, clos, réputés plus faciles à comprendre et à intégrer. La civilisation donne corps aux grands récits de l'histoire de l'humanité, même si c'est au prix de simplifications intellectuellement et politiquement problématiques. Dans ces

manuels scolaires, jusqu'au début des années 1980, la Grèce antique joue un rôle de modèle pour la définition de la notion de civilisation, un rôle d'exemple à imiter pour les histoires nationales qui doivent se trouver d'une manière ou d'une autre dans un rapport de filiation avec ce modèle. La civilisation grecque antique est alors associée à une dimension morale de l'enseignement de l'histoire, où les Grecs les plus fameux deviennent les héros mythiques mais néanmoins bien réels de cette civilisation, dont sont vantés la vertu, le courage et l'intelligence. La Grèce antique est au cœur d'une manière d'écrire et d'enseigner l'histoire qui transmet et assène un certain nombre de valeurs, qui seraient propres au monde occidental.

- 8 Ernest Lavis (1842-1922), historien de l'école méthodique, professeur à la Sorbonne, directeur de l'École Normale Supérieure (1904-1919) et académicien, est la figure centrale de l'institutionnalisation de l'histoire dans l'enseignement primaire et secondaire, et de la construction des programmes d'histoire de l'Éducation Nationale de la III^e République. Cet « instituteur national¹¹ » crée et dirige une collection de manuels d'histoire à destination des écoles normales d'instituteurs, l'*Histoire de France* (1900-1912) publiée chez Armand Colin. Pour Ernest Lavis, les Grecs de l'Antiquité incarnent la civilisation, terme qu'il souligne alors pour bien montrer son importance, son caractère décisif et unique¹². Cette civilisation est marquée par un progrès continu tant au niveau social qu'intellectuel, culturel et économique. La civilisation se définit par la maîtrise de l'agriculture et de l'artisanat¹³, le développement des arts et des sciences. La civilisation grecque serait dotée d'un caractère « magnifique » révélé par les chefs-d'œuvre artistiques qu'elle produit et qui sont considérés comme « parfaits »¹⁴. Chez Ernest Lavis, le jugement laudatif au niveau esthétique et moral distingue la prééminence de la civilisation grecque de l'Antiquité sur toutes les autres sociétés passées. La Grèce antique aurait été la civilisation « la plus belle et la plus complète du monde¹⁵ ». Cette beauté est répétée à plusieurs reprises pour décrire la Grèce antique, qui est une civilisation « aimable », que les élèves se doivent donc d'aimer, voire de vénérer¹⁶.
- 9 L'amour de la Grèce antique est au cœur de l'enseignement des humanités et des traditions historiographiques héritées de l'Ancien Régime et de l'humanisme moderne. Il va de pair avec l'enseignement du grec et du latin, et avec la volonté de faire perdurer à travers ces langues mortes une forme d'élitisme, basé sur la maîtrise de la culture dite « classique ». Tout au long du xx^e siècle, la plupart des manuels scolaires français font de la Grèce antique l'origine de la civilisation, notion qui est alors conçue en tant qu'ensemble de valeurs morales, sociales et politiques, symbolisée par des réalisations artistiques et philosophiques. Les Grecs sont présentés comme les inventeurs de la démocratie, au sens moderne du terme, et leur intelligence est exaltée. Dans la seconde partie du xx^e siècle, plusieurs tentatives visent à renouveler l'enseignement de l'histoire dans le secondaire, en l'ouvrant notamment à l'histoire des autres parties du globe. Cependant la Grèce antique garde son statut de modèle civilisationnel, et si on parle des civilisations au pluriel, elle reste la civilisation originelle. Ainsi en 1963 dans un manuel, qui deviendra ensuite un livre sous le titre *Grammaire des civilisations*¹⁷, l'éminent historien de la Méditerranée, Fernand Braudel (1902-1985), fait du rationalisme la tendance spécifique à la civilisation occidentale, impliquant structurellement un détachement vis-à-vis du phénomène religieux¹⁸. Pour Fernand Braudel, qui partage avec Ernest Lavis une obsession pour l'identité nationale, ce rationalisme ne peut qu'être la marque de la Grèce antique et, dans un retour vers le futur, celle de l'occident européen, voire particulièrement de la France et de son prétendu esprit cartésien.

L'Antiquité c'est le progrès !

- 10 La notion de civilisation est aussi très courante dans les livres conçus comme des manuels de culture générale. Ainsi, aux États-Unis, un cursus intitulé « *civilization* » est proposé aux étudiants de première année en arts et humanités et consiste en un enseignement de culture générale en philosophie politique, centrée sur les grands textes de la tradition classique depuis l'Antiquité grecque avec notamment une focalisation sur Platon et Aristote¹⁹. La civilisation grecque antique est conçue comme le berceau intellectuel des conceptions contemporaines et comme un lieu d'apprentissage des principes qui régiraient la société présente. Il est toujours étonnant de voir des ouvrages historiques consacrés au monde contemporain faire systématiquement référence à la Grèce antique, comme une origine, un fondement, un héritage à préserver et à cultiver. Pour l'historien contemporain Claude Delmas (1920-1993), auteur en 1961 d'une brève *Histoire de la civilisation européenne*, republié en 1980 dans la collection *Que sais-je ?*, l'héritage de la Grèce antique est au cœur de l'identité occidentale. Dans ce livre, il déclare que l'Europe contemporaine doit à la Grèce antique une « certaine conception de l'homme et de la société²⁰ ». Le libéralisme économique, l'individualisme moderne, le système démocratique, en somme toutes les grandes caractéristiques du monde contemporain, seraient des legs de quelques sociétés de l'Antiquité. La focalisation sur l'origine et la volonté de se placer dans une lignée et un héritage prestigieux amènent des savants à oublier toute mesure intellectuelle et toute précaution méthodologique, voire à mépriser la pluralité et la diversité de plus de 2000 ans d'histoire.
- 11 Dans un manuel de culture générale intitulé *Précis d'histoire de la civilisation occidentale* publié en 1979 (réédité en 1985 et 1990), Antoine Brunet, professeur de Lettres dans le secondaire, définit les grandes civilisations par rapport « à l'importance et à la qualité de ce qui leur survit²¹ ». Ici, la dimension normative de la notion de civilisation apparaît clairement, car les critères déterminant le jugement ne sont pas explicites et semblent relever de l'évidence. L'auteur considère que l'Antiquité grecque, mais aussi romaine, a une « importance exceptionnelle » pour la civilisation occidentale contemporaine²². La notion de civilisation est alors définie selon l'idéal des Lumières de l'homme de bien, selon le modèle moderne du bourgeois cultivé, possédant un savoir historique qui le distingue des autres et qui constitue un socle commun pour la vie en société²³. La civilisation est présentée comme l'héritage constitué par le progrès humain qui apparaît comme une évidence²⁴. Ce progrès humain semble ne concerner que le monde européen, excluant les autres parties du monde et leurs histoires. Les élèves et les étudiants sont invités à acquérir la connaissance d'un ensemble de faits, intégrés dans une vision linéaire et évolutionniste des processus culturels²⁵. La possibilité d'émergence de la civilisation est rapportée aux conditions naturelles²⁶, dans la lignée d'une vision déterministe liant le développement humain aux conditions climatiques.
- 12 Antoine Brunet insiste dans son ouvrage sur l'importance du développement du fait urbain, pour lequel la Grèce antique joue un rôle matriciel décisif²⁷. La civilisation occidentale se caractériserait alors par l'urbanité, comme si ce phénomène était majoritaire depuis des siècles et qu'aucune autre culture n'avait connu le fait urbain. La civilisation grecque antique est vue comme un « achèvement », une « synthèse », un « apogée »²⁸. Les superlatifs et les qualificatifs dithyrambiques ne manquent jamais quand il s'agit de parler de la civilisation grecque antique, comme si les compliments qui lui

étaient ainsi faits rejaillissaient sur le monde contemporain qui s'en proclame l'héritier. Le lieu commun selon lequel l'idéal démocratique athénien serait la source d'inspiration des institutions politiques contemporaines²⁹ est asséné avec force, témoignant de la « puissance créatrice du génie grec³⁰ ». Cette Grèce antique, marquée par la « passion de l'indépendance », par le truchement de Rome aurait inventé l'État moderne³¹. La mythologie grecque apparaît comme spécifique et passionnante car elle aborde « les grands problèmes de l'homme³² », ce que sans doute les autres mythologies ont dû oublier malencontreusement de faire... L'Égypte pharaonique et la Rome antique ne sont vues qu'à travers le prisme de la transmission de l'héritage grec, qui seul les rend dignes d'intérêt³³. Pour Antoine Brunet, il est fondamental de souligner et de transmettre la dette à l'égard de l'Antiquité grecque car « tout ce qui a compté, dans la civilisation, pendant des siècles a été imprégné de cette culture³⁴ ». La notion de civilisation est marquée par une vision linéaire et familiale (« héritage ») des rapports entre passé et présent relevant d'une économie morale (« dette ») bien plus que d'un discours de savoir. La civilisation, conçue comme un certain passé présent, apparaît alors comme ce que le savoir-pouvoir invente comme origine pour s'auto-justifier.

L'apogée de l'histoire du monde ?

- 13 Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, parler des différentes civilisations à l'échelle mondiale est une manière de construire une histoire mondialisée avec un fort tropisme artistique et esthétique. L'historien spécialiste de l'Asie, mais aussi des croisades³⁵, René Grousset (1885-1952), qui fut conservateur en chef du Musée Guimet et directeur du Musée Cernuschi et élu en 1946 à l'Académie Française, a fortement contribué à la vogue historiographique de la notion de civilisation en France dans l'entre-deux-guerres et dans l'après-guerre. Il est notamment l'auteur de quatre volumes intitulés *Les civilisations de l'Orient* (1929-1930) aux éditions Crès, qui sont « une introduction générale à l'étude des arts en Asie ». Cette formule témoigne bien de la manière dont la notion de civilisation est entendue : elle est structurellement rapportée à la production artistique, au chef-d'œuvre, à ce qui est remarquable esthétiquement et intellectuellement du point de vue occidental. Ces livres qui sont marqués du sceau de la notion de civilisation sont surtout des ouvrages de vulgarisation pour le grand public, un public à qui il s'agit de proposer de belles choses, agréables à regarder³⁶. Cette prégnance de l'esthétisme occidental est très marquée chez René Grousset qui rêve à l'établissement d'un « humanisme universel » basé sur l'« interpénétration des diverses esthétiques à l'échelle mondiale ». René Grousset contribue également à la collection « Peuples et civilisations » dirigée par le médiéviste Louis Halphen (1880-1950) et l'historien de la Révolution française Philippe Sagnac (1868-1954), qui avait pour but de produire une vaste histoire générale³⁷. Cette entreprise, commencée dans les années 1920, s'est poursuivie dans les années 1950 et a connu un important succès éditorial.
- 14 En 1946, René Grousset publie un livre portant le titre de *Bilan de l'histoire*, dont la première partie, et la plus importante, est une forme de résumé de l'histoire du monde avec néanmoins une focalisation occidentale, et qui est intitulée « Mesure de civilisation ». Ce livre, dédié à sa fille, est en quelque sorte le « testament intellectuel³⁸ » de celui qui rêvait sans doute d'écrire une histoire universelle³⁹. Ce livre, comme ses précédents ouvrages, révèle une conception du monde et de l'histoire marquée par l'idéal colonisateur de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Ce spécialiste de l'Asie insiste sur

le legs à l'échelle de l'humanité de la Grèce antique. Cet héritage exceptionnel serait tout entier contenu dans la culture développée par les cités grecques⁴⁰. Il insiste sur le « miracle grec » comme moment historique et sur son prolongement à travers les renaissances et les classicismes européens durant les 2000 ans suivants. Il y a dans l'imaginaire associé à la notion de civilisation, l'arrière-plan culturel de l'Antiquité classique et des valeurs que les sociétés occidentales modernes et contemporaines ont projetées sur ces cultures passées pour construire leur propre généalogie, justifiant leur domination et leur hégémonie. René Grousset emploie l'expression consacrée et sacralisante de « génie grec » qui aurait initié tous les possibles de l'esprit humain⁴¹. Il insiste sur la liberté qu'il considère comme une invention de la Grèce antique tout comme la « dignité de la personne humaine⁴² ». Ainsi l'homme grec, si génial et si libre, devient sous la plume de cet historien l'équivalent d'un « jeune dieu⁴³ ». Par-delà la culture, la civilisation, en tant qu'ensemble de valeurs héritées de la Grèce antique, serait pour l'homme occidental une forme de transcendance lui permettant d'accéder à un statut supérieur, quasi divin. La notion de civilisation sort alors complètement du registre savant pour devenir un discours idéologique occidental *pro domo*.

Proclamer la supériorité de l'Occident

- 15 En 1954 est traduit en français un ouvrage intitulé *Grandeur et décadence des civilisations*, paru en 1951 aux États-Unis⁴⁴ et écrit par Shepard Bancroft Clough, historien américain à l'université de Columbia (mort en 1990), spécialiste d'histoire économique⁴⁵. L'ouvrage de Shepard B. Clough est une tentative pour s'opposer aux entreprises d'Oswald Spengler (1880-1936) et d'Arnold Toynbee (1889-1975) qui ont fait la fortune du terme de civilisation dans l'historiographie anglo-saxonne. Pour lui, leurs deux œuvres sont trop marquées par des jugements de valeur, et la conception d'un apogée de la civilisation qu'il estime très discutable quant à sa pertinence pour l'analyse historique. Le livre d'Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, paru en France en 1931-1933, une dizaine d'années après sa parution en Allemagne⁴⁶, connaît un grand succès et génère de nombreux débats à propos de sa conception morale d'un déclin de l'Europe après la Première Guerre mondiale. Il établit une distinction entre la culture, qui représente la phase ascendante d'une société, et la civilisation qui correspond à la période descendante. Pour lui, « l'homme cultivé a son énergie dirigée en dedans, le civilisé en dehors ». Dans son livre, *L'Histoire, un essai d'interprétation*, publié en anglais en 1934-1939 et paru en France dans une version abrégée en 1951⁴⁷, Arnold Toynbee distingue des centaines de sociétés primitives et une vingtaine de civilisations, procédant à un classement typologique de ces ensembles. Il considère que « les civilisations meurent par suicide, non par meurtre », et que la naissance d'une civilisation est liée à un défi de la nature qui incite l'homme à la riposte. Ce livre d'Arnold Toynbee connut également un grand succès en France, même si certaines critiques pointèrent la faiblesse heuristique de la notion de civilisation. Ainsi pour Raymond Aron, « il n'est pas démontré que le concept de civilisation couvre tout le champ de l'expérience historique » et, pour l'antiquisant Henri-Irénée Marrou, « la notion de civilisation se révèle comme un instrument provisoire, sans cesse dépassé⁴⁸ ». Les débats intellectuels successifs autour de ces deux livres à l'influence large et diffuse qui ont marqué les années de l'entre-deux-guerres et celles de l'après-guerre, ont contribué à faire de la civilisation une notion centrale de l'historiographie et des politiques éditoriales.

- 16 S'inscrivant dans le débat autour de la notion de civilisation, Shepard B. Clough témoigne dans son ouvrage de l'importance pour les sociétés occidentales de cette interrogation sur l'essence de leur propre civilisation⁴⁹. Il tente de donner quelques éléments de définition, insistant sur ce qui fait vivre les humains ensemble et sur la transmission d'un patrimoine culturel⁵⁰. Il base une grande partie de son analyse sur l'importance du développement économique. Pour lui, la civilisation est avant tout matérielle, elle se manifeste par des faits tangibles comme le développement du commerce. Son modèle civilisationnel est celui du capitalisme occidental et de ses développements industriels. Mais Shepard B. Clough accorde également une place décisive dans son argumentation aux valeurs politiques et morales, faisant de l'exercice du libre arbitre un critère pour analyser et distinguer les civilisations⁵¹. Selon cet auteur, la civilisation occidentale est la plus illustre héritière de la civilisation grecque antique, et celle « qui répond le mieux à l'idée de civilisation ». Elle se caractériserait par sa capacité à dominer son environnement et à produire d'importants chefs-d'œuvre artistiques. La civilisation occidentale se singulariserait par sa rationalité et sa capacité à produire des sciences, ce qu'elle doit en grande partie à la Grèce antique⁵². Il déplore la faiblesse de la civilisation occidentale à ne pas réussir à supprimer les luttes internes, à l'époque contemporaine, comme à l'époque des cités grecques antiques⁵³. Shepard B. Clough considère une forme de hiérarchie entre les civilisations, certaines étant supérieures et d'autres inférieures, ce qui conduit selon lui à des conflits inéluctables⁵⁴. Ce livre marque le passage d'une vision décliniste à une vision conflictuelle de la notion de civilisation tout en continuant à proclamer la spécificité et la supériorité de l'Occident, fondée sur la construction de l'exceptionnalité de la Grèce antique.

L'obsession pour la raison

- 17 Le caractère d'évidence proclamée et la centralité obsessionnelle de la place de la Grèce antique dans la conception de la notion de civilisation, dans la seconde partie du XX^e siècle, se trouvent illustrées dans un autre ouvrage de synthèse dénommé *Le Livre de l'Occident*. Ce livre, composé de quatre volumes⁵⁵, correspond à la vogue éditoriale française qui a marqué les années 1960 où sont produits de nombreux ouvrages, richement illustrés et destinés à un large public lettré et cultivé, ou cherchant à le devenir ou à le paraître. Ces ouvrages visent à constituer une somme des savoirs vulgarisés et sont souvent des objets d'apparat qui font bonne impression une fois posés dans les bibliothèques des particuliers. Ces livres sont publiés par des historiens reconnus, ou par des écrivains qui se piquent de curiosité historique. Ils sont marqués par un style d'écriture plus littéraire que scientifique et par une prédominance accordée aux arts et aux lettres plus qu'à l'analyse sociale. *Le livre de l'Occident* est caractéristique de cette mode éditoriale dans le paysage de l'édition française. Son auteur, Hermann Grégoire (né en 1896) est un écrivain, essayiste, traducteur et éditeur. L'ouvrage, préfacé par André Maurois (1885-1967), écrivain, membre de l'Académie Française, porte en exergue une pleine page citant les propos de Paul Valéry sur la spécificité européenne.
- 18 Le premier des volumes de ce *Le livre de l'Occident* consacré à l'Antiquité est centré sur la Grèce antique avec quelques passages dévolus à la culture hébraïque, à travers le texte biblique. Cet ouvrage présente des extraits de textes de philosophes, d'auteurs dramatiques, de poètes et de mathématiciens de la Grèce antique, constituant une forme de compilation des grands textes classiques de l'Antiquité⁵⁶. Comme Paul Valéry,

Hermann Grégoire fait des mathématiciens de la Grèce antique le commencement de la civilisation occidentale⁵⁷. Les Grecs de l'Antiquité sont présentés comme les créateurs de la recherche scientifique⁵⁸ et « les premiers inventeurs d'Univers⁵⁹ ». L'auteur se focalise notamment sur l'invention de la géométrie qu'il présente comme la science par excellence, celle qui manifeste la maîtrise de l'espace par l'homme et lui permet de s'inscrire dans un véritable progrès, caractéristique de la civilisation occidentale. Pour Hermann Grégoire, les philosophes grecs de l'Antiquité auraient posé toutes les questions humaines possibles et plus encore. Ainsi, grâce à Socrate, « l'homme de l'Occident est devenu machine à penser⁶⁰ ». L'obsession pour la rationalité scientifique, qui trouverait dans la Grèce antique sa forme originelle la plus pure, est au cœur de ce *Livre de l'Occident*. La civilisation occidentale se distinguerait des autres par sa supériorité intellectuelle car, grâce à la raison, elle enfanterait ce que les autres civilisations ne font que suivre⁶¹. L'Antiquité grecque est présentée comme un « héritage fabuleux » qui recèle des « trésors »⁶². Cette obsession pour la rationalité grecque, considérée comme fondement de la science moderne et de la démocratie contemporaine, se retrouve chez l'historien moderniste Emmanuel Le Roy Ladurie (né en 1929), lorsqu'il affirme que l'âme et l'essence de la civilisation sont à trouver dans la culture. Pour lui, les Grecs de l'Antiquité sont intellectuellement nos ancêtres car ils inventèrent une conception abstraite de la nature et du monde et que leur pratique de la démocratie pose les fondations de ce qui deviendra l'une des pierres angulaires de la vie politique européenne⁶³. En parlant de la Grèce antique, finalement, la plupart de ces auteurs ne font que projeter leur propre idéal identitaire. Dessiner le « portrait » de la Grèce antique revient souvent à dessiner l'« autoportrait » rêvé d'un contemporain fantasmé⁶⁴.

L'exception de la perfection

- 19 L'ouvrage de l'antiquisant Humphrey Davey Findley Kitto (1897-1982) paraît en anglais en 1951 (*A Study of the Character and History of an Ancient Civilization, and of the People who created it*) et en français en 1959 aux éditions Arthaud sous le titre, *Les Grecs, autoportrait d'une civilisation*⁶⁵. Son livre connaît un succès rapide tant en termes de vente que de réception critique dans les revues anglaises et américaines et il devient très vite un classique et un manuel de base. Cet ouvrage fait partie de ces livres qui ont contribué, à la fois dans la sphère académique et dans le grand public, à construire une certaine représentation de la Grèce antique en l'articulant à la notion de civilisation. Édité en anglais chez Penguin, ce livre est publié en français dans la collection « Signes des temps » chez Arthaud, dirigée par Sylvain Contou⁶⁶. Cette collection comporte alors déjà sept volumes⁶⁷ et est davantage tournée vers le grand public que celle intitulée « les Grandes civilisations ». L'édition française d'Humphrey Kitto est centrée sur la notion de civilisation tant par la modification du titre que du fait de la collection où il est inséré. Dans le monde francophone, cette approche civilisationnelle suscite néanmoins des réactions. Ainsi René Van Compernelle, professeur à l'Université libre de Bruxelles, souligne, dans un compte-rendu acerbe⁶⁸, le caractère limité et vulgarisateur du livre. Il critique la distinction trop tranchée dans l'introduction entre Grecs et Barbares et émet de nombreuses réserves sur les comparaisons avec le monde contemporain⁶⁹. Il déplore le trop grand nombre de livres de vulgarisation mal faits et consacrés à l'Antiquité⁷⁰, témoignant ainsi de cette vogue éditoriale et de cette surproduction civilisationnelle qui a marqué les années 1950-1970.

- 20 Humphrey Kitto, qui enseigna à l'université de Glasgow entre 1922 et 1944, puis à l'université de Bristol jusqu'en 1962, était un spécialiste de la littérature grecque antique et particulièrement de Sophocle⁷¹, ce qui le poussait à lier la civilisation à la production littéraire, artistique et intellectuelle. Dans son livre, il insiste sur le fait que les Grecs de l'Antiquité sont les premiers à donner un rôle à l'esprit humain⁷², sans définir cette notion, qui renvoie à toute une vision de l'histoire occidentale. Celle-ci serait le récit des progrès et des développements d'un « Esprit », vision révélant l'influence sous-jacente d'un pseudo hégélianisme crypto chrétien, fort répandu dans l'historiographie européenne tout au long du ^{xx}^e siècle. Selon cette vision, les humains qui ont précédé les Grecs n'avaient rien fait de leur expérience de la vie, et seule la littérature, qui aurait été inventée elle aussi par les Grecs, permettrait de prendre conscience de sa propre existence⁷³. Les Grecs de l'Antiquité seraient tout simplement plus intelligents que les autres⁷⁴. De cette supériorité intellectuelle, découlerait une supériorité politique. En effet, pour Humphrey Kitto, le modèle de la Cité-État se distingue des autres modèles politiques, car il est dynamique et non statique⁷⁵. La Grèce antique devient donc un hapax historique, une exception idéale et parfaite qui ne peut qu'inspirer les autres, ceux qui ont la chance d'en être les héritiers. Si l'auteur se défend d'idéaliser la Grèce antique, tout en le faisant pleinement, il reconnaît néanmoins concentrer son étude sur « les grands hommes » plutôt que sur les autres, auxquels il donne divers noms révélateurs d'un mépris élitiste⁷⁶. Humphrey Kitto propose ainsi dans son livre une vision de la Grèce antique comme la civilisation la plus parfaite possible, déployant les possibles discriminants et hiérarchisants propres à cette notion de civilisation, qui semble construite uniquement pour faire l'éloge de la Grèce antique, en tant que miroir de l'Europe contemporaine.

La civilisation des héritiers

- 21 Quelques années plus tard, en 1963, François Chamoux (1915-2007)⁷⁷ publie un livre intitulé *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique* qui constitue le second volume de la prestigieuse collection d'Arthaud consacrée aux « Grandes civilisations », collection qui connaît un important succès éditorial et dont les livres sont réédités et traduits en de nombreuses langues. François Chamoux est l'auteur de deux volumes dans cette collection, celui-ci, réédité en 1981 et en 1985 en format de poche, ainsi que celui consacré à *La Civilisation hellénistique* qui paraît en 1981. Dans sa préface, Raymond Bloch (1914-1997), spécialiste de l'archéologie étrusque, alors directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, présente une vision finaliste et linéaire du développement de la Grèce antique, dont les civilisations pré-helléniques ne constitueraient qu'une « préface »⁷⁸. Pour lui, qui durant une vingtaine d'années dirigea cette collection, celle-ci doit s'attacher à présenter une « fresque »⁷⁹. Il définit d'abord la civilisation par une langue et secondairement par une religion commune⁸⁰. Il insiste sur la conception de l'individu, selon une vision moderne, qui ferait la spécificité de la civilisation grecque, avant les contacts avec les sociétés despotiques et leurs autres dispositifs religieux⁸¹. La Grèce antique aurait défini « lumineusement » les rapports sociaux et politiques et proposé « l'idéal de toute vie politique »⁸². La Grèce antique devient ainsi l'unique modèle politique et la réalisation historique d'une perfection théorique. Pour Raymond Bloch, le rapport à la Grèce antique est marqué par un attachement spécifique et des souvenirs profonds⁸³. Cette préface manifeste de manière exemplaire le sentimentalisme

académique moderne qui dégouline autour de la civilisation grecque, définie selon une vision esthétique, et pour laquelle il serait normal de témoigner d'une « sympathie profonde » car « tant de liens nous unissent » avec ces Grecs élégants⁸⁴.

- 22 François Chamoux est alors professeur de littérature et de civilisation grecques à la Sorbonne (1960-1983) et un spécialiste reconnu de la poésie grecque. Il considère que la littérature grecque est exceptionnelle par sa richesse et sa longévité⁸⁵, comme si les littératures chinoise ou hébraïque n'existaient pas. Il définit la civilisation grecque antique par la guerre, la religion, la notion de cité, les lettres et l'art, qui sont les « manifestations durables d'une brillante culture »⁸⁶. Pour lui, les Grecs de l'Antiquité ont témoigné de « dons exceptionnels » pour la littérature et l'art, à la hauteur de l'« extrême beauté du pays » dans lequel ils vivaient⁸⁷. Pierre Vidal-Naquet (1930-2006) reproche à ce livre de ne pas vraiment traiter les questions économiques et sociales, de se focaliser sur les dimensions artistiques, et critique également sa vision d'une « continuité absolue de la civilisation grecque » qui « se développe un peu en vase clos »⁸⁸.
- 23 François Chamoux place son propos dans une forme de folklorisme touristique de l'authentique Antiquité⁸⁹. Les paysages de la Grèce imprègnent le texte qui, malgré des précautions, tend à sous-entendre des déterminismes climatiques⁹⁰. Ces paysages, il faudrait en être « digne » car « le peuple grec est condamné [...] à l'intelligence »⁹¹. Les Grecs de l'Antiquité sont vus comme des paradigmes incarnés de la condition humaine et les symboles du progrès de l'évolution humaine⁹². La Grèce antique est analysée sous l'angle de l'héritage⁹³, notamment artistique, qui touche les historiens contemporains sensibles plus particulièrement à ces œuvres antiques⁹⁴. Pour lui, « la dette du monde moderne à l'égard du peuple grec est immense » et nous devons être « redevables » à l'égard d'une civilisation grecque antique présentée comme le fondement de l'« héritage commun » de la civilisation occidentale⁹⁵. Il place son travail, considéré comme une « méditation », sous le signe de l'« urgence » face à un « besoin de se rattacher lucidement » à l'histoire des « hommes de chez nous »⁹⁶. La notion de civilisation est ici directement liée à la question d'une quête spirituelle identitaire et sa projection sur la Grèce antique relève d'une recherche de solution face à un problème dans le contemporain. Pour François Chamoux, « la leçon de la Grèce est moins une leçon politique qu'une leçon morale. Leçon de modestie et de lucidité⁹⁷ ». Le livre est marqué par cet humanisme bourgeois caractéristique des milieux académiques français du xx^e siècle⁹⁸ que l'on retrouve dans une version expressément idéologique sous la plume de Pierre Chaunu (1923-2009) qui fait de cette question d'héritage le pivot des deux volumes de cette collection qu'il consacre à *La civilisation de l'Europe classique* et à *La civilisation de l'Europe des Lumières*⁹⁹. La civilisation, c'est donc, chez ces universitaires, d'abord et surtout une morale, un sentiment d'appartenance individuel ou collectif, mais ni un concept scientifique ni une réalité historique.

La civilisation contre l'histoire

- 24 La Grèce antique, modèle de référence sous-tendant la notion de civilisation, serait exceptionnelle et unique à cause du fait urbain, de la démocratie individualiste, de la valorisation de la culture, de la pratique des arts et du culte de la raison. C'est finalement une Grèce de carte postale, de classe préparatoire ou de dîner en ville, que nous présentent ces livres au succès certain. La Grèce antique, comme le barbare ou l'homme à l'état de nature, devient alors une fiction intellectuelle servant la stabilité et l'ordre des

sociétés occidentales modernes. Le discours sur la civilisation contient finalement bien peu d'histoire et beaucoup d'opinions à l'emporte-pièce et de préjugés, qui ne relèvent pas du savoir historique. Le terme de civilisation annonce une description objective placée sous le signe de l'évidence, alors qu'il implique un jugement moral, esthétique et politique. Il présuppose une classification figée, et une hiérarchisation entre les sociétés passées et présentes, et une opposition immuable entre ce qui est civilisé et ce qui ne l'est pas ou pas assez. Le discours civilisationnel dévoie la dimension comparatiste du savoir historique pour en faire une arme de pouvoir et lui donner une fonction idéologique. La notion de civilisation se construit sur l'espoir d'une unité fantasmée, par-delà le temps et l'espace, qui devrait combler les angoisses contemporaines¹⁰⁰. La civilisation serait à la fois aujourd'hui et hier, une façon de construire un lien affectif avec un passé avec lequel le contact est rompu, et de compenser la crainte de la perte des origines. La notion de civilisation dit finalement bien plus des manières de penser de la modernité occidentale, et de son historiographie ethnocentrée, que de l'histoire de la Grèce antique.

BIBLIOGRAPHIE

Andréani R. (2004), « René Grousset », Amalvi C. (dir.), *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones. De Grégoire de Tours à Georges Duby*, Paris, p. 138-139.

Aron R. dir. (1961), *L'Histoire et ses interprétations. Entretiens autour de Arnold Toynbee*, Paris.

Beneton P. (1975), *Histoire de mots, culture et civilisation*, Paris.

Benveniste E. (1955), *Civilisation. Contribution à l'histoire du mot*, Paris.

Binoche B. dir. (2014), *Les équivoques de la civilisation*, Paris.

Bloch R. (1963), « Préface » à François Chamoux, *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, Paris.

Braudel F. (1987), *Grammaire des civilisations*, Paris.

Braudel F., Baille S. et Robert Ph. (1963), *Le monde actuel. Histoire et civilisations*, Paris.

Brunet A. (1979), *Précis d'histoire de la civilisation occidentale*, Paris.

Chamoux Fr. (1963), *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*, Paris.

Chaunu P. (1971), *La civilisation de l'Europe des Lumières*, Paris.

Civilisations. Retour sur les mots et les idées, *Revue de synthèse*, 129-1, 2008.

Clough S. B. (1954), *Grandeur et décadence des civilisations*, Paris.

— (1960), *Basic Values in Western Civilization*, New York.

— (1964), *The Economic History of Modern Italy*, New York-Londres.

— (1968), *The Economic Basis of American Civilization*, New York.

Coedès G. (1930), « Compte-rendu de René Grousset : Les civilisations de l'Orient », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient* 30-1, p. 481-484.

- Delmas Cl. (1980), *La civilisation européenne*, Paris, 1980.
- Dufal B. (2009), « Faire et défaire l'histoire des civilisations », Catach I., Buittgen P., De Libera A., Rashed M. éd., *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, Paris, p. 317-358.
- Gaède E. (1965), « Valéry et la Grèce », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 17-1, p. 191-201.
- Grégoire H. (1965), *Le livre de l'Occident*, Genève, vol. I.
- Grousset R. (1934-1936), *Histoire des Croisades et du Royaume Franc de Jérusalem*, Paris ; rééd., Paris, 1991.
- (1939), *L'Épopée des Croisades*, Paris.
- (1946), *Bilan de l'Histoire*, Paris.
- Kitto H. D. F. (1939), *Greek Tragedy: A Literary Study*, Londres.
- (1956), *Form and meaning in drama: A study of six Greek plays and of Hamlet*, Londres.
- (1958), *Sophocles, dramatist and philosopher*, Londres.
- (1966), *Poiesis: Structure and Thought*, Berkeley-Los Angeles.
- (1959), *Les Grecs, autoportrait d'une civilisation*, Paris.
- Larnaudie S. (1992), *Paul Valéry et la Grèce*, Genève.
- Laronde A et Leclant J. éd. (2010), *Journée d'hommage à François Chamoux*, Paris.
- Lavisse E. (1935) (coll. Conard P.), *Histoire de France avec des notions d'Histoire Générale. Cours supérieur*, Paris.
- Le Roy Ladurie E. (1979), « L'Europe : d'abord une culture », *L'Express*, 26 mai 1979.
- Mansuelli G. A. (coll. Bloch R) (1967), *Les Civilisations de l'Europe Ancienne*, Paris.
- Mounier E. (1936), *Manifeste au service du personnalisme*, Paris.
- Nora P. (1997), « Ernest Lavisse, instituteur nationale », *Les Lieux de mémoire*, t. 1, *La République*, Paris, p. 239-275.
- Pfau G.M. (1961), *Geschichte des Wortes Zivilisation*, Munich.
- Romains J. (1952), « Discours », *Séance annuelle des cinq académies du samedi 25 octobre 1952* (en ligne). URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-du-president-1>
- Sahlins M. (2009), *La nature humaine, une illusion occidentale. Réflexion sur l'histoire des concepts de hiérarchie et d'égalité, sur la sublimation de l'anarchie en Occident, et essais de comparaison avec d'autres conceptions de la condition humaine*, Paris.
- Spengler O. (1931-1933), *Le Déclin de l'Occident*, Paris.
- Toynbee A. (1951), *L'Histoire, un essai d'interprétation*, Paris.
- Valéry P. (1924a), « La crise de l'esprit », *Variétés* I, Paris ; rééd., Paris, 1998.
- (1924b), « L'Européen », *Revue Universelle*, republié dans *Europes de l'Antiquité au XX^e siècle*, Paris, 2000.
- (1932), *Hellas et Nous*, conférence de 1932.
- (1957-1961), *Cahiers, fac-similé en 29 tomes*, Paris.

Van Compernelle R. (1952), « Compte-rendu de H.D.F. Kitto, *The Greeks. A study of the character and history of an ancient civilization, and of the people who created it* », *AC* 21-1, p. 199-201.

Vidal-Naquet P. (1964), « Compte-rendu de François Chamoux, *La civilisation grecque de l'époque archaïque et classique*, collection *Les Grandes civilisations* dirigée par Raymond Bloch », *Annales E.S.C.* 19-5, p. 1012-1015.

NOTES

1. Pour des précisions sur l'histoire de la notion de civilisation : Benveniste 1955 ; Pfaum 1961 ; Beneton 1975 ; *Revue de synthèse* 2008 ; Binoche 2014.

2. Mounier 1936 : « Appelons civilisation, au sens étroit, le progrès cohérent de l'adaptation biologique et sociale de l'homme à son corps et à son milieu ; culture, l'élargissement de sa conscience, l'aisance qu'il acquiert dans l'exercice de l'esprit, sa participation à une certaine manière de réagir et de penser, particulière à une époque et à un groupe, bien que tendant à l'universel ; spiritualité, la découverte de la vie profonde de sa personne. »

3. Valéry 1924a, p. 13-14 : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins ; descendus au fond inexorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois, leurs académies et leurs sciences pures et appliquées, avec leurs grammaires, leurs dictionnaires, leurs classiques, leurs romantiques et leurs symbolistes, leurs critiques et les critiques de leurs critiques. Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l'épaisseur de l'histoire, les fantômes d'immenses navires qui furent chargés de richesse et d'esprit. Nous ne pouvions pas les compter. Mais ces naufrages, après tout, n'étaient pas notre affaire. »

4. *Ibid.*, p. 23-24 : « Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes de premier ordre, des constructeurs, et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété physique : le plus intense pouvoir émissif uni au plus intense pouvoir absorbant. Tout est venu à l'Europe et tout en est venu. Ou presque tout. »

5. *Ibid.*, p. 26 : « Nous avons suggéré tout à l'heure que la qualité de l'homme devait être le déterminant de la précellence de l'Europe [...] Un seul exemple de cet esprit, mais un exemple de première classe, – et de toute première importance : la Grèce – car il faut placer dans l'Europe tout le littoral de la Méditerranée : Smyrne et Alexandrie sont d'Europe comme Athènes et Marseille, – la Grèce a fondé la géométrie. C'était une entreprise insensée : nous disputons encore sur la possibilité de cette folie. »

6. *Ibid.*, p. 26-27 : « Ceci est une entreprise qui a demandé les dons le plus communément incompatibles. Elle a requis des argonautes de l'esprit, de durs pilotes qui ne se laissent ni perdre dans leurs pensées, ni distraite par leurs impressions. Ni la fragilité des prémisses qui les portaient, ni la subtilité ou l'infinité des inférences qu'ils exploraient ne les ont pu troubler. Ils furent comme équidistants des nègres variables et des fakirs indéfinis. Ils ont accompli l'ajustement si délicat, si improbable, du langage commun au raisonnement précis ; l'analyse d'opérations motrices et visuelles très composées ; la correspondance de ces opérations à des propriétés linguistiques et grammaticales ; ils se sont fiés à la parole

pour les conduire dans l'espace en aveugles clairvoyants... Et cet espace lui-même devenait de siècle en siècle une création plus riche et plus surprenante, à mesure que la pensée se possédait mieux elle-même, et qu'elle prenait plus de confiance dans la merveilleuse raison et dans la finesse initiale qui l'avaient pourvue d'incomparables instruments : définitions, axiomes, lemmes, théorèmes, problèmes, porismes etc. J'aurais besoin de tout un livre pour en parler comme il faudrait. Je n'ai voulu que préciser en quelques mots l'un des actes caractéristiques du génie européen. »

7. *Ibid.*, p. 414-425.

8. Larnaudie 1992.

9. Valéry (1957-1961), vol. VII, p. 766 : « Je passe pour nourri des Grecs, et je me sens maintenant grec d'une certaine époque. Je ne sais si l'hérédité y a quelque part. Mais voici comme il faudrait interpréter cet hellénisme que rien en préparait, puisque je n'ai pas de culture grecque. Supposons un quantum héréditaire grec, très anciennement inséré dans ma généalogie. Ce peut être au XVI^e à Venise, ou beaucoup plus tard. Il se trouve en 19.. que mes pensées, recherches, soient telles qu'elles fassent *résonner* virtualité imperceptible. Il arrive que l'obligation de travaux quelconque renforce cette résonance. Et voici que je suis envahi par elle. Elle se développe. » Gaède 1965, p. 194 : « Pour Valéry, cette affinité avec la Grèce se situe à un niveau organique, constitutif, et ne relève nullement du domaine des écritures ou, plus généralement parlant, du discours. »

10. Valéry 1932, fragment 11 et 12 : « Dans toute époque de civilisation, c'est-à-dire de production somptuaire, e production de choses inutiles (car c'est l'inutile qui marque la civilisation), il faut rechercher toujours ce qui permet le loisir et donne les moyens de concevoir, de construire, de produire, de jouir, de parfaire des œuvres. La guerre et la politique, mères de l'esclavage, sont donc, dans l'Antiquité, nécessairement liées à la production des œuvres de l'art et de la pensée. »

11. Nora 1997.

12. Lavis 1935, p. 35 : « À Marathon et à Salamine, les Grecs avaient sauvé non seulement leur liberté, mais encore leur *civilisation*. »

13. *Ibid.*, p. 32 : « À leur arrivée en Grèce, les Hellènes étaient encore barbares. Ils savaient surtout se battre et se fortifier. Mais nous avons vu qu'en ce temps-là la Crète était déjà fort civilisée. Les Grecs firent du commerce avec les Crétois ; ils apprirent d'eux à mieux cultiver la terre, à faire de belles poteries, de grands bateaux etc. [...] Devenus les voisins des États civilisés d'Asie, les Grecs firent encore des progrès. »

14. *Ibid.*, p. 38-39 : « Au V^e siècle av. J.-C., la civilisation grecque devint magnifique. L'intelligence humaine produisit alors pour la première fois, grâce aux Grecs, des chefs-d'œuvre dans tous les genres en très grand nombre. Un chef-d'œuvre c'est une œuvre parfaite. » *Ibid.*, p. 43-44 : « Ainsi, la Grèce du V^e et du IV^e siècle avant Jésus-Christ produisait déjà des œuvres littéraires et artistiques parfaites, et les sciences elles-mêmes, encore dans leur enfance, progressaient plus vite qu'elles ne l'avaient jamais fait. »

15. *Ibid.*, p. 39 : « Vers le temps des guerres médiques, la civilisation grecque se mit à progresser si vite qu'elle devint, pour longtemps, *la plus belle et la plus complète du monde*. »

16. *Ibid.*, p. 46 : « Mais la civilisation grecque ne disparut pas : au contraire, elle fut adoptée par les Romains. Elle était si aimable et si belle, qu'elle s'imposait aux peuples victorieux des Grecs comme aux peuples vaincus par les Grecs. »

17. Sous ce titre, Fernand Braudel a repris une partie du volume collectif publié à Paris en 1963 avec Suzanne Baille et Philippe Robert, *Le monde actuel. Histoire et civilisations*, qui visait à écrire une histoire planétaire du monde contemporain. Pour une analyse critique du concept de civilisation chez Fernand Braudel voir Dufal 2009, p. 327-342.

18. Braudel 1987, p. 55 : « Il n'en reste pas moins que la tendance de la civilisation occidentale, dès que se développe la pensée grecque, c'est sa poussée vers le rationalisme, donc vers un dégagement par rapport à la vie religieuse. »

19. Shalins 2009.

20. Delmas 1980, p. 4 : « Selon une opinion générale – qui répond d'ailleurs à la réalité –, la civilisation européenne est l'héritage des Grecs, des Romains et des Juifs. Ce que l'Europe doit à la Grèce ? Les formes et les lignes de force d'une certaine conception de l'homme et de la société. »

21. Brunet 1979, p. 6 : « Laissons les définitions abstraites : les grandes civilisations se reconnaissent à l'importance et à la qualité de ce qui leur survit : monuments, palais, temples, églises, mais aussi stades, barrages, autoroutes, œuvres littéraires et musicales, peintures, sculptures ; manières de s'habiller, de se nourrir, mais aussi croyances, modes de penser ou de gouverner : systèmes religieux, philosophiques, politiques, scientifiques. C'est essentiellement cet héritage complexe, qui s'est constitué de façon parfois bien étrange [...] »

22. *Ibid.*, p. 9 : « L'histoire de l'Antiquité s'étend sur environ 3500 ans ; c'est son dernier millénaire, qu'on peut dater grosso-modo 500 av. J.-C. – 500 apr. J.-C. qui présente, pour notre civilisation, une importance exceptionnelle. »

23. *Ibid.*, p. 3 : « On n'échappe pas à l'Histoire. Scientifique ou littéraire un Français de quelque culture est censé comprendre des notions comme féodal, classiques, baroque, jansénisme, libéralisme connaître l'importance historique de Descartes ou de saint Augustin [...] »

24. *Ibid.*, p. 228 : « L'idée d'un progrès de l'humanité est séduisante, et peut-être naturelle. »

25. *Ibid.*, p. 3 : « Ce livre est né de cette constatation : l'utilité de mettre à la disposition d'un public pressé, notamment les grands élèves de l'enseignement secondaire et les jeunes étudiantes, non un catalogue d'œuvres et d'artistes, mais les grandes lignes d'une évolution intellectuelle et artistique replacée dans ses cadres politiques et économiques. »

26. *Ibid.*, p. 6 : « Une civilisation ne s'épanouit que chez un peuple suffisamment nourri [...] Il faut donc considérer la richesse du sol comme un facteur déterminant de civilisation. » *Ibid.*, p. 7 : « Il faut certes être prudent avec les leçons de l'histoire, trop souvent invoquées pour justifier n'importe quelle thèse, mais ce besoin de nourriture en est une, incontestable : disettes et famines peuvent ouvrir la voie aux révolutions. »

27. *Ibid.*, p. 14 : « De nos jours, les villes sont des éléments essentiels de la civilisation. Il n'en fut pas toujours ainsi. [Les villes] n'acquirent leur rôle primordial qu'avec les Cité-États de la civilisation grecque, et ensuite, avec la centralisation administrative de l'Empire romain. Cette particularité de la civilisation urbaine persistera en Italie, mais dans l'ensemble du monde occidental, les villes fondées par les Romains puis ruinées par les invasions barbares, perdent leur importance au début du Moyen Âge [...] il faudra attendre le XIX^e siècle et la révolution industrielle pour que les villes jouent à nouveau un rôle prépondérant. »

28. *Ibid.*, p. 14 : « L'apogée de la civilisation grecque classique se situe aux ^v^e et ^{iv}^e siècles av. J.-C. Cette civilisation ne fut pas, comme on a eu tendance à le croire jusqu'au ^{xix}^e siècle, le fait d'une sorte de génération spontanée ; elle eut de nombreux précédents dont elle représente la synthèse et l'achèvement. »

29. *Ibid.*, p. 16 : « Un idéal démocratique : l'exemple d'Athènes, idéalisé, a inspiré nos théoriciens politiques, et nos institutions. L'idée du citoyen libre décidant à la majorité des suffrages de la vie politique était une grande invention radicalement opposée à celle du sujet obéissant à un souverain. De même, l'idée de punir le coupable, et non sa famille, comme c'était la règle, affirme la primauté de l'individu responsable. »

30. *Ibid.*, p. 17 : « La mythologie grecque est une des plus grandes sources d'inspiration littéraire et artistique de la civilisation occidentale. Dans une liste où se mêlent personnages historiques et personnages mythiques, on croit plus souvent à la réalité historique des derniers que des premiers, tant fut grande la puissance créatrice du génie grec ! »

31. *Ibid.*, p. 25 : « L'histoire politique de la Grèce, c'est la passion de l'indépendance qui mène à l'asservissement L'histoire de Rome, c'est l'étonnante réussite d'une bourgade qui devient un empire ». *Ibid.*, p. 30 : « L'héritage de Rome est le fondement de toute la civilisation occidentale. Rome nous a transmis la civilisation grecque ». *Ibid.*, p. 29 : « Rome a inventé l'État moderne. »

32. *Ibid.*, p. 19 : « L'étonnant est que ce monde fabuleux si peu raisonnable ait suscité et suscite encore tant d'intérêt. C'est qu'il évoque les grands problèmes de l'homme : sa destinée, ses devoirs envers les dieux, l'État, ou envers sa conscience, Ainsi non seulement les œuvres grecques ont toujours été lues, étudiées ou jouées, mais elles sont restées une source constante d'inspiration pour la littérature ou le théâtre, aussi bien au ^{xvii}^e siècle qu'actuellement où le cinéma et la télévision prennent le relais, attestant, avec des réalisations de qualités et de fonds très divers, la vitalité de l'héritage grec. »

33. *Ibid.*, p. 21 : « Et dépit des influences artistiques des Grecs sur l'art bouddhique de Gandhara, de l'Asie sur l'art hellénistique, l'éphémère empire d'Alexandre ne serait pas un des grands événements de l'histoire, si l'Égypte n'était devenue pour trois siècles le grand foyer de la civilisation antique. » *Ibid.*, p. 23 : « Cette Égypte des Lagides, c'est la rencontre de la Grèce avec le plus vieil État du monde occidental, et c'est surtout là que les Romains rencontreront l'héritage grec. » « Sans la civilisation d'Alexandrie nous ne connaîtrions guère la Grèce, et l'histoire de Rome aurait été sans doute passablement différente. »

34. *Ibid.*, p. 34 : « Notre dette envers l'Antiquité est immense : dette directe que nous avons esquissée, dette indirecte dans la mesure où tout ce qui a compté, dans la civilisation, pendant des siècles a été imprégné de cette culture. »

35. Grousset 1934-1936 ; Grousset 1939.

36. L'épigraphiste et archéologue Georges Coedès (1886 -1969) écrit un compte-rendu assez acerbe de ce livre (Coedès 1930, p. 482) : « Son style se ressent fâcheusement de l'influence du public de dilettantes pour lequel il a été écrit. C'est à elle que j'attribue par exemple l'enthousiasme chronique qui sévit d'un bout à l'autre des quatre volumes [...] avec les œuvres dont il affirme que chacune est la plus belle, la plus géniale [...] Cet enthousiasme s'accompagne de l'obsession des ressemblances, des rapprochements entre ces chefs-d'œuvre et les productions de l'art occidental. »

37. René Grousset, Georges Contenau, Gustave Fougères ou Augustin Renaudet participent à cette « histoire générale » publiée sous le titre *Peuples et Civilisations*. Le volume *Les premières civilisations* est composé par Pierre Jouguet, Edouard Dhorme, Jacques Vandier, André Aymard, Georges Conteneau, Fernand Chapouthier et René Grousset. Louis Halphen produit le tome V de cette œuvre importante sous le titre *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle* ainsi que le tome VI, *L'Essor de l'Europe, XI^e – XIII^e siècles*.

38. Andréani 2004, p. 138-139.

39. Romains 1952 : « René Grousset a été un grand historien ; d'abord en ceci, qu'il a eu dès sa jeunesse le goût, et je dirai la nostalgie des grands sujets. Il était le dernier à méconnaître les services qu'ont rendus à l'histoire la spécialisation, la recherche circonscrite, le dévouement érudit. Il savait que les vastes synthèses d'autrefois avaient vieilli ; qu'elles avaient dû leur caducité à une connaissance des faits trop sommaire, ou trop approximative. Mais il sentait non moins fortement que la synthèse est un besoin de l'esprit ; et qu'en outre l'homme moyen, lorsqu'il regarde le passé de son espèce et se laisse aller à la rêverie sur cette aventure assez étonnante, ne peut pas se contenter de vues partielles, de petits ronds de clarté projetés ici et là. Si on ne lui fournit pas de vues d'ensemble, il se les fabrique lui-même, avec tout ce que cela suppose d'arbitraire et d'erreur. Il faut donc que, de temps en temps, un homme qui en a le goût et l'aptitude se donne la peine de tenter de nouvelles synthèses, en profitant de tout le travail d'investigation minutieuse qui a été accompli depuis les anciennes. Il y faut beaucoup de courage ; car c'est un gros risque, et plus gros qu'autrefois. René Grousset a pris plaisir à l'assumer. Ce plaisir se manifeste dans son style même où l'on sent la respiration de l'étendue. Le véritable sujet de René Grousset, c'eût été une Histoire Universelle ; et je crois savoir qu'il songeait à en écrire une, au moins sous une forme abrégée. Mais l'ampleur des perspectives dont il avait coutume était déjà bien remarquable. »

40. Grousset 1946, p. 17 : « L'hellénisme ne sera plus désormais qu'une culture cosmopolite qui vivra sur son acquis, non d'ailleurs sans rendre encore à l'humanité un inappréciable service en faisant l'éducation du monde romain. »

41. *Ibid.*, p. 14-15 : « Il n'est plus permis aujourd'hui d'oublier que le “miracle grec” a été longuement préparé par les éblouissantes civilisations préhelléniques de la Crète apogée entre 2400 et 1400), puis par la riche civilisation mycénienne (1600-1200) et finalement à travers le “Moyen Âge dorien” (XII^e-VIII^e siècles), par la ‘renaissance hellénique’ des VII^e-VI^e siècles. Mais il y eut bien *miracle*, si l'on entend par là que les quelques mille années du classicisme gréco-romain, sans compter nos propres renaissances, nos propres classicismes et finalement toute la civilisation occidentale, toute la science moderne, ont vécu sur les valeurs créées par l'hellénisme entre le début des guerres médiques et l'hégémonie romaine (480-200 avant Jésus-Christ). Pendant ces trois siècles toutes les virtualités du génie grec se trouvèrent réalisées, toutes les virtualités de l'esprit humain se virent annoncées ou pressenties. »

42. *Ibid.*, p. 15 : « La société grecque a créé l'homme libre et le libre gouvernement de la cité. D'un point de vue plus général, l'hellénisme a établi l'éminente dignité de la personne humaine. »

43. *Ibid.*, p. 16 : « Ces qualités exceptionnelles assurèrent pendant trois siècles à l'âme hellénique une persistante jeunesse, débordante de spontanéité créatrice. Dans le monde

de ce temps, le Grec se meut avec l'aisance d'un jeune dieu qui ne connaît de rivaux ni dans les luttes de l'esprit, ni dans les jeux d'Arès. »

44. Clough 1954.

45. Clough 1960 ; Clough 1964 ; Clough 1968.

46. Spengler 1931-1933. Cet ouvrage est publié en Allemagne en 1920-1922.

47. Toynbee 1951.

48. Aron, 1961, p. 39 et p. 49.

49. Clough 1954, p. 9 : « Peu de questions ont suscité de nos jours plus de curiosité que celle de l'essor et de la décadence des civilisations, car l'homme moderne est actuellement témoin de grands changements dans la situation économique, politique, artistique ou intellectuelle des divers peuples du monde [...] L'homme moderne, curieux de sa nature, [...] est en quête de quelque définition complète et valable de la civilisation, d'une commune mesure applicable aux réussites et aux échecs, de renseignements sur les facteurs qui font qu'une même civilisation peut connaître des hauts et des bas. »

50. *Ibid.*, p. 11 : La civilisation est définie par les « gens vivant ensemble suivant des coutumes acceptées » ; le « patrimoine de connaissances susceptibles d'être apprises et transmises et dont les éléments fondamentaux sont suffisamment homogènes et solidement stables pour affecter profondément et d'une manière identique le comportement d'un grand nombre d'individus. »

51. *Ibid.*, p. 17.

52. *Ibid.*, p. 149 : « La civilisation à laquelle on donne le nom d'occidentale, parce qu'elle s'est formée tout d'abord dans l'ouest de l'Europe, est la plus illustre héritière des civilisations grecque et romaine et, d'après la définition que nous avons adoptée, c'est celle qui répond le mieux à l'idée de civilisation. C'est celle qui, de tous les temps, a su le mieux, extensivement et intensivement, assurer sa domination sur le milieu physique environnant. Plus que toute autre, elle a réussi, eu égard à l'importance de la population, à mettre à la disposition des hommes la quantité maximum de richesses ou de services. Elle est parvenue à réduire au minimum les effets nocifs de la maladie ou des phénomènes naturels. Elle a réalisé une plus grande égalité sociale et réduit l'arbitraire des gouvernements dans une mesure qu'aucune autre avant n'avait atteinte. Il en est sorti quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la littérature et de la musique universellement reconnus comme tels. Et elle a porté au plus haut point cette forme d'activité intellectuelle qui s'appelle la science et qui consiste à ordonner d'une façon rationnelle nos connaissances sur le monde physique et social dans lequel nous vivons. »

53. *Ibid.*, p. 149 : « Sa plus grande faiblesse, car elle n'est pas exempte de faiblesses, réside dans son incapacité à supprimer les luttes entre les hommes, particulièrement entre les différents groupements politiques. Elle n'a pas réussi à créer une puissance politique capable de prévenir les luttes intestines qui, on peut le concevoir, la mèneraient à sa ruine. »

54. *Ibid.*, p. 234 : « Il est du domaine des probabilités que les peuples extérieurs à l'aire de la civilisation occidentale ayant acquis et peut-être même amélioré les méthodes occidentales de production et l'art de la guerre, en arrivent à entrer en conflit armé avec l'Occident. Les exemples que nous avons cités dans les chapitres qui précèdent montrent en tout cas que chaque fois qu'un peuple de civilisation inférieure a vu s'augmenter sa puissance économique, il a toujours attaqué les peuples plus civilisés, et précisément au

moment où ceux-ci traversaient une période de dépression économique. Les risques de voir ce processus se répéter sont si grands que d'énormes ressources seront sans aucun doute gaspillées au cours des prochaines années pour hâter la préparation à la guerre. »

55. Le tome II intitulé « la Naissance de l'Europe » traite de la Rome Antique, de la naissance du Christianisme et du Moyen Âge occidental incluant la Réforme et les Grandes Découvertes. Le tome III intitulé « Le temps des révolutions » aborde la pensée moderne à partir de la Renaissance, les Lumières, les révolutions atlantiques puis les sciences nouvelles, la révolution industrielles et les sciences sociales. Le tome IV, intitulé « L'avenir de l'occident » traite de la recherche fondamentale (notamment la physique à partir d'Einstein) et des sciences humaines puis de la liberté et du progrès et de la santé dans la cité moderne, enfin de la « conscience universelle » et de la « vocation humaine ».

56. Le tome I est divisé en cinq parties : une première partie est intitulée le « Livre des commencements » ; une seconde partie est intitulée le « Livre des premières explications » qui traite des théories de l'univers, des sciences de l'homme, de la naissance de l'histoire, et de la naissance de la mathématique, ainsi que du « message atomique » ; une troisième partie est intitulée le « Livre de la sagesse » « universelle » ; une quatrième partie est consacrée à « L'âge d'or de la pensée grecque » et traite de la vie de Socrate, des école des philosophes, ainsi que du « livre du destin » et de la cité grecque ; une cinquième partie est consacrée à « la science pure » et traite du siècle d'Archimède et de la période alexandrine.

57. Grégoire 1965, p. 15 : « Lorsqu'on remonte aux origines de la civilisation occidentale, on voit qu'elle doit autant aux Grecs qu'aux Hébreux, sinon davantage. » *Ibid.*, p. 19 : « Au commencement, il y avait donc Thalès de Milet et le théorème de Pythagore, la philosophie grecque et la science alexandrine. »

58. *Ibid.*, p. 22 : « Le grand apport des Grecs : l'esprit scientifique, a pour caractéristique essentielle de toujours tout remettre en question, de ne fixer à la curiosité, à l'invention, à l'analyse, à la création, aux bouleversements que l'esprit peut opérer dans la nature, aucune autre limitation que la nécessité de "faire preuve" et de contrôler les résultats. Les Grecs n'ont pas dit au savant : "Tu feras ceci et tu ne feras pas cela", mais au contraire : "Tu feras tout ce que tu pourras à l'aide des lois que tu pourras découvrir". Les lois de la Science ne pouvaient être écrites a priori puisqu'elles n'ont été découvertes que de proche en proche, par étapes et intuitions successives. La seule loi que nous a laissée dans ce domaine la Grèce antique est celle de la Recherche. »

59. *Ibid.*, p. 150.

60. *Ibid.*, p. 235 : « Socrate [...] cet homme de médiocre apparence s'avance et fait signe qu'il a quelque chose à dire. Et bien qu'il n'ait la prétention de rien créer, de rien inventer, de rien écrire et de rien enseigner, ce qu'il annonce est si important que la vie de l'esprit, après son message, est complètement transfigurée [...] Il fait de l'intelligence un instrument précis, il pourchasse l'intuition incontrôlée, la notion vague, l'erreur complaisante, il crée la philosophie en la dotant d'une méthode. C'est grâce à cette analyse et à cette mise en place des rouages de la pensée que l'homme de l'Occident est devenu machine à penser. Il prend parti si magistralement pour la logique et la raison que ses successeurs ne pourront plus revenir en arrière. »

61. *Ibid.*, p. 28 : « La Science était née, et la Science est une suite de choses plus admirables les unes que les autres. Aux yeux de la science, les vrais miracles sont la découverte même

modeste, la rencontre même banale, le fait même insignifiant en apparence qui engendrent eux-mêmes des prodiges. Dans cette définition du miracle nous tenons peut-être la clef de notre civilisation qui, en partant de simples raisonnements, a construit des machines à faire des miracles. Les autres civilisations sont nées de choses admirables, la nôtre les enfante et c'est de prodige en prodige qu'elle grandit et se perpétue, d'autant plus sûrement qu'elle fixe ses conquêtes intellectuelles par l'écriture qui comprend l'art d'écrire les grands nombres. »

62. *Ibid.*, p. 39 : « Quand nous explorons l'antiquité grecque, nous prenons possession d'un héritage fabuleux. Pêle-mêle avec des demeures d'une architecture récente et des installations modernes, nous trouvons çà et là des ruines, parfois sans intérêt, mais toujours susceptibles de recéler un trésor. »

63. Le Roy Ladurie 1979.

64. Grégoire 1965, p. 57 : « Si nous voulons, avec des chances de réussites, retrouver les premières traces, les références le plus lointaines de cette civilisation, il faut la définir telle que ses effets nous la montrent aujourd'hui, faire son portrait. »

65. Le titre original est *A Study of the Character and History of an Ancient Civilization, and of the People who created it*.

66. Sylvain Coutou a notamment traduit *Les Civilisations de l'Europe Ancienne* de Guido A. Mansuelli (avec la collaboration de Raymond Bloch), publié chez Arthaud en 1967.

67. Les premiers ouvrages de cette collection sont : *L'Histoire commence à Sumer* ; *L'Homme préhistorique et ses dieux* ; *À la découverte des fresques du Tassili* ; *Les Grecs, autoportrait d'une civilisation* ; *Le déchiffrement des écritures* ; *Le Moyen Âge et les origines de l'Europe* ; *L'Alchimie*.

68. Van Compernelle 1952, p. 199-201 : « Le livre de M. Kitto n'est pas un travail d'érudition, mais une œuvre de vulgarisation ». « L'exposé n'est ni méthodique ni scientifique [...] M. Kitto abuse, ici encore, de la généralisation dans l'espace et dans le temps. »

69. *Ibid.* : « Quand on lit qu'il est difficile, pour l'homme moderne, de saisir ce qu'est la polis, parce que celui-ci vit dans des états comme l'URSS ou les USA, qui sont tellement grands qu'il ne peut les désigner que par leurs initiales, on reste rêveur ». « À vouloir être trop simple, on court le risque grave de déformer les faits, de créer un climat faux. Ainsi les comparaisons avec les temps actuels doivent être utilisées avec prudence. »

70. *Ibid.* : « Tout cela ne peut guère aider à faire naître chez l'homme cultivé l'amour de la Grèce antique. Je n'ignore pas que partie de ces défauts tiennent à la collection même dans laquelle est édité ce livre. De même, les éditions sont bridées par des temps particulièrement durs. Mais il est temps, je pense, de dire bien haut qu'on publie trop de livres de vulgarisation sur l'Antiquité, que les efforts sont dispersés et que, ne pouvant compter sur un grand débit, les éditions doivent restreindre la qualité de la présentation. »

71. Kitto 1939 ; Kitto 1956 ; Kitto 1958 ; Kitto 1966.

72. Kitto 1959, p. 9 : « Dans une partie du monde où la civilisation règne et brille depuis déjà des siècles, un peuple émerge peu à peu et s'impose ; non qu'il soit particulièrement puissant ou très nombreux ou même très bien organisé, mais il apporte une conception tout à fait nouvelle de la vie et révèle pour la première fois le rôle dévolu à l'esprit humain. C'est là, du moins, une interprétation des faits. Que le lecteur veuille bien l'admettre pour le moment, car j'espère la justifier et au-delà par toute la suite de mon ouvrage. Remarquons, pour illustrer aussitôt cette thèse que les Grecs éprouvaient eux-

mêmes spontanément et sans fausse vanité le sentiment de cette différence qui les séparait de tous les autres peuples. »

73. *Ibid.*, p. 10 : « Pendant des siècles, des millions d'hommes avaient eu l'expérience de la vie ; qu'en avaient-ils fait ? Rien. [...] C'est que seule la littérature décante, préserve et élargit l'expérience d'un peuple. »

74. *Ibid.*, p. 11 : « Néanmoins, si nous pouvions demander à un Grec de l'Antiquité ce qui, selon lui, le distinguait des barbares, ce n'est pas, j'en suis persuadé, à ces victoires de l'esprit qu'il penserait d'abord, fût-il conscient d'avoir été plus intelligent que les autres en bien des domaines. »

75. *Ibid.*, p. 13 : « La Cité-État [...] développa et enrichit l'homme à tous point de vue, comme aucun autre type de société ne l'avait fait et ne le fit depuis. Les autres formes de sociétés ont été, pour ainsi dire, statiques ; au contraire, la Cité-État était un système dynamique, consciemment organisé par les Grecs en vue de rendre toujours meilleures et plus agréables la vie collective aussi bien que la vie individuelle. »

76. *Ibid.*, p. 14 : « J'ai essayé aussi de ne pas idéaliser, quoique je me sois plus occupé des grands hommes que des médiocres, des philosophes plus que des chenapans. C'est du sommet d'une montagne qu'on a la vue la plus étendue : et les chenapans sont les mêmes partout – encore qu'en Grèce la plupart semblent avoir été des coquins plutôt que des sots. »

77. Laronde et Leclant 2010.

78. Bloch 1963, p. 11 : « On avait coutume jusqu'ici d'envisager dans leur ensemble les civilisations dites préhelléniques, celles de la Crète et de Mycènes, qui forment comme une brillante préface à l'histoire du peuple grec. »

79. *Ibid.*, p. 12 : « Le présent ouvrage suit un plan commun aux livres de cette collection et comprend un exposé historique, puis une fresque de la civilisation elle-même, enfin un index détaillé, sorte de dictionnaire de consultation facile, et des tableaux chronologiques. »

80. *Ibid.*, p. 13 : « Cependant ce sentiment était fondé sur une communauté de langue et de religion. »

81. Avec la rupture hellénistique, *ibid.*, p. 12 : « la position, le rôle de l'individu, qui avait été éminent, fondamental dans le cadre de la cité grecque, s'amoindrit et s'efface. »

82. *Ibid.*, p. 13 : « Par-là, le Grec a su définir lumineusement les rapports de l'État et de l'individu et proposer l'idéal de toute vie politique, l'harmonie des citoyens dans le respect des lois. »

83. *Ibid.*, p. 13 : « L'un des moments de l'histoire de l'humanité vers lesquels se portent le plus souvent nos souvenirs et notre attachement. »

84. *Ibid.*, p. 12 : « Et en vérité, une longue intimité avec le pays et le peuple helléniques, une sympathie profonde pour une civilisation à laquelle tant de liens nous unissent, s'expriment tout au long d'un exposé dont la sobriété et l'élégance sont bien digne du peuple qu'il concerne. »

85. Chamoux 1963, p. 16 : « Aucune autre langue humaine n'offre à l'étude une littérature aussi riche répartie sur une aussi longue période de l'histoire, soit près de 3500 ans. »

86. *Ibid.*, p. 9.

87. Bloch 1963, p. 13 : « Mais plus que d'autres, le peuple grec eut besoin de sa littérature et de son art pour prendre pleinement conscience de lui-même. Dans ces deux domaines,

des dons exceptionnels et une réussite constante ont tôt affirmé son unité spirituelle. À l'extrême beauté du pays, à la limpidité de sa lumière a répondu l'éclat des œuvres de l'esprit et des créations de l'art. »

88. Vidal-Naquet 1964.

89. Chamoux 1963, p. 16 : « Nous avons le privilège, pour quelques temps encore, de découvrir à peu de frais sur le sol grec, sous leur aspect authentique, épargnés pour l'essentiel par l'uniformité de la vie moderne, les mêmes paysages qu'ont vus Homère, Sophocle ou Platon. »

90. *Ibid.*, p. 19 : « Nous n'en sommes plus à penser, comme Taine, que tout s'explique ou presque tout, par l'influence du cadre naturel et du climat ». « Quiconque a visité la Grèce et ses abords ne peut douter que cette région de Méditerranée n'ait exercé sur ses anciens habitant la plus bénéfique influence. » *Ibid.*, p. 21 : « En somme, c'est un climat tonique et sain, qui favorise la vie au-dehors. »

91. *Ibid.*, p. 22 : « Ainsi le pays grec présenter des conditions favorables à l'habitat humain : mais encore faut-il que l'homme en soit digne et qu'il se donne la peine d'en profiter ». « Le peuple grec est donc condamné à l'activité, l'intelligence et l'expansion s'il ne veut pas rapidement dépérir. Situation inconfortable, mais excitante, dont l'histoire montre qu'il a su allégrement tirer parti. »

92. *Ibid.*, p. 347 : « Dix siècles pendant lesquels un petit peuple, à la fois un et divers, a su élaborer patiemment, en dépit des discordes intestines et des menaces de l'étranger, une culture originale, neuve, complète, où les principaux aspects de la condition humaine ont simultanément reçu leur place : la foi religieuse et la confiance en l'homme, le sens du mystère cosmique et la volonté de comprendre la nature, l'idée de hiérarchie et celle d'égalité, le respect du groupe social et l'intérêt porté à l'individu. Que ces exigences contradictoires aient suscité d'incessants conflits dans les esprits comme dans les États, cela n'est pas pour surprendre. Mais ces conflits mêmes ont été plus d'une fois générateur de progrès. »

93. *Ibid.*, p. 15 : « Dans l'héritage commun que nos penseurs et nos artistes ont fait fructifier depuis quinze siècles avec des fortunes diverses, nul ne conteste que la part de l'hellénisme soit primordiale. »

94. *Ibid.*, p. 16 : « Les monuments [...] n'ont pas seulement l'intérêt de nous renseigner sur la civilisation dont ils sont des témoignages, mais ils gardent, en outre, bien souvent, une valeur esthétique à laquelle nous sommes sensibles, aujourd'hui encore, indépendamment du recul du temps. »

95. *Ibid.*, p. 15 : « La dette du monde moderne à l'égard du peuple grec est immense. Les catégories de pensée qui sont encore les nôtres ont été pour la première fois définies par lui. Nous lui devons tout l'essentiel de nos outils intellectuels, mais aussi les principes de notre morale. Même l'enseignement du christianisme, qui inspire encore toute la civilisation occidentale, nous est parvenu par l'entremise de la pensée grecque, qui en a élaboré et systématisé les données. Elle a rendu perceptible pour tous le caractère universel du christianisme et s'est fait son agent de transmission rapide et efficace : la langue grecque a été, ne l'oublions pas, celle de la primitive Église. Rome, là comme ailleurs, n'a joué d'abord que le second rôle, avant de prendre le relais et d'apparaître enfin, grâce à l'apport de son génie propre, comme maître et guide de l'Occident. Dans l'héritage commun que nos penseurs et nos artistes ont fait fructifier depuis quinze siècles avec des fortunes diverses, nul ne conteste que la part de l'hellénisme soit

primordiale. Aussi la curiosité de nos contemporains reste-t-elle vive à l'égard d'un peuple et d'une civilisation envers qui nous nous sentons si largement redevables. »

96. *Ibid.*, p. 16 : « Un essai de synthèse [...] dont l'urgence apparaît à quiconque pressent, dans notre siècle, combien les hommes de chez nous ont besoin de se rattacher lucidement à leur propre histoire. Il leur faut assurer contre les périls qui l'assailent la vigueur et la pérennité d'une civilisation qui nous a faits ce que nous sommes, mais dont nous risquons trop souvent de méconnaître la valeur universelle et l'originalité. Que le sentiment aigu qu'il éprouve d'une telle nécessité à notre époque soit pour l'auteur de livre l'excuse dont il avait besoin pour l'entreprendre. »

97. *Ibid.*, p. 358 : « Gardons- nous donc de transporter dans ce lointain passé nos préjugés et nos chimères ! Les savants français qui, relatant la guerre du Péloponnèse, se laissent entraîner par leur sympathie pour Athènes, qu'ils assimilent à tort aux modernes démocraties, ne commettent pas une moindre erreur que les savants allemands du III^e Reich qui révéraient dans Sparte la préfiguration du fascisme. Autres temps, autres mœurs : Renan ici nous rappellerait justement que la véritable admiration est historique. Pourtant si les sociétés changent, l'homme demeure semblable à lui-même. C'est pourquoi la leçon de la Grèce est moins une leçon politique qu'une leçon morale. Leçon de modestie et de lucidité qui met l'homme à sa juste place : apte à beaucoup comprendre, mais sachant aussi ignorer ; aimant la vie, mais la sachant précaire ; usant de son intelligence avec délices, sans oublier que l'avenir appartient aux dieux, ces dieux conçus à son image et par qui la mesure humaine, sous sa forme idéale, fournit la référence suprême à l'univers. Ce Grec éprouve les passions de l'homme. Il sait que rien ne s'obtient sans lutte. Mais conscient de sa propre faiblesse, il ne méprise pas l'adversaire. »

98. *Ibid.*, p. 359 : « Rappelons toutefois que, pour cet humanisme, l'homme est un point de départ et une mesure nécessaire, et non une limite ou une fin. Mais toute spéculation trop générale reste un peu vaine : le legs de la Grèce archaïque et classique s'apprécie mieux au contact direct des œuvres. Celles-ci sont assez riches et assez belles pour que chacun de nous, en les abordant par lui-même, y trouve, outre les traits éternels de l'homme, la part d'héritage qui lui convient. »

99. Chaunu 1971, p. 503 : « La civilisation est un héritage, un héritage qui se transforme et qui s'accroît. »

100. Sahlins 2009 : « Le propre de la civilisation est d'être hantée par le spectre de notre propre nature. »

RÉSUMÉS

La notion de civilisation, usée et utilisée massivement dans les sciences humaines et sociales au cours du xx^e siècle, informe et produit une vision idéologique de la culture et des processus historiques. Considérée comme un concept scientifique malgré une absence chronique de définition rigoureuse valable, la civilisation est construite sur le fantasme de la Grèce antique qui innerve les représentations culturelles des historiens occidentaux et biaise fortement leurs analyses. La Grèce antique est idéalisée par l'historiographie depuis le xviii^e siècle, au moment

même où apparaît la notion de civilisation. Les Grecs de l'Antiquité, décrits comme des génies, sont présentés comme l'origine et l'exemple parfait de la science, des arts et de la politique. La modernité européenne construit son modèle civilisationnel à partir d'une vision rêvée d'une société d'un lointain passé dont elle se proclame l'héritière. À travers l'analyse de manuels d'histoire, d'ouvrages de vulgarisation et de quelques grands classiques de l'historiographie française, il s'agit de déconstruire le rôle donné à la Grèce antique dans l'élaboration de la notion de civilisation, pour en montrer les impasses et les problèmes.

The notion of civilization, extensively used in the humanities during the 20th century, impacts and produces an ideology of culture and a vision of the historical process. Regarded as a scientific concept, despite a chronic lack of a valid rigorous definition, civilization is built on the fantasy of ancient Greece which innervates the cultural representations of Western historians and strongly skews their analyzes. Ancient Greece has been idealized by historiography since the 18th century, at the same time the notion of civilization appeared. The Greeks of Antiquity, described as geniuses, are presented as the origin and the perfect example of science, arts and politics. European modernity constructed its civilizational model based on a dream vision of a past society which it proclaimed itself the heir. Through the analysis of history textbooks, popular works and some great classics of French historiography, deconstructing the role given to ancient Greece in the elaboration of the notion of civilization, show the impasses and the problems.

INDEX

Mots-clés : civilisation, historiographie française, civilisation grecque, manuel d'histoire, édition française, Humphrey Kitto, François Chamoux

Keywords : civilization, French historiography, Greek civilization, history textbook, French publishing, Humphrey Kitto, François Chamoux

AUTEUR

BLAISE DUFAL

The University of Sydney